Chapitre 1

Noël 2004.

En ce mois de décembre, quelques jours après le passage de la terrible tempête qui a traversé la France, un vent glacial souffle sur Reims qui oblige Denis Mingam à piétiner sur place, dans l'attente de l'arrivée de son train. Il fait si froid qu'il se met à tremuler. Frigorifié comme les autres voyageurs en cette heure matinale, il lui tarde d'accéder à son wagon pour se blottir sur son siège et s'y réchauffer. Ni l'épaisseur de son blouson, ni son chandail de laine n'opposent une résistance suffisante aux bourrasques qui balayent le quai. Il s'est levé très tôt, sachant les difficultés à affronter pour gagner la gare. Depuis trois jours il neige sur la ville. Encore la nuit dernière, les abondantes chutes ont réduit à néant les efforts déployés par les services de la ville pour assurer la sécurité des trottoirs. Il savait son chemin périlleux avant d'atteindre sa destination et, chaudement vêtu, il s'est lancé de bon matin à l'assaut de cette adversité immaculée. Il part

passer les vacances de Noël chez ses amis à Poitiers. La perspective de leur accueil chaleureux le ravit, sans pour autant l'empêcher de pester contre les frimas de cet hiver plus rigoureux que d'ordinaire. Amis, ils le sont, mais depuis si peu de temps que ces retrouvailles revêtent un aspect bien mystérieux.

« Au moins là-bas, je ne risque pas de connaître un hiver plus détestable. Au pire il pleuvra tous les jours ! Mais la pluie, je l'ai toujours aimée. Elle vous nettoie les idées et l'esprit autant qu'elle trempe vos vêtements ! Et puis, c'est une compagne fidèle depuis tout petit... »

Paradoxalement cette idée que d'aucuns associent à la perspective de vacances gâchées, lui rend sa sérénité. Peu lui chaut le temps qu'il fera, seul lui importe le grand plaisir de retrouver les Pleiber, de les regarder vivre dans leur quotidien, au plus banal de leurs habitudes. Il les connaît si peu en définitive, lui qui ne les a rencontrés que durant sa semaine bretonne, à la Toussaint dernière. Mais il a traversé à leurs côtés des moments d'une intensité telle que le lien, établi entre eux, est devenu indestructible à ses yeux, et il pense que la réciprocité est tout aussi vraie. S'appuyant sur la garantie de cette fraternité, il ne doute pas un seul instant de partager en leur compagnie d'excellentes fêtes de fin d'année. Toutefois il se promet de les apprécier plus encore, si elles s'avèrent cette fois calmes et reposantes. En tout cas, il est hors de question de traquer une

seconde fois un prêtre pédophile, comme ils s'y sont tous trois employés au cours de leur séjour à Landerneau. Il se remémore avec émotion combien cet événement s'est montré si inattendu pour chacun d'eux et combien il les a soudés. Mais le plus incroyable demeure l'acceptation de lui accorder leur amitié, après ses révélations quant à son comportement avec Élisabeth. Depuis son départ précipité de Landerneau, ils ont échangé régulièrement par téléphone, tout particulièrement pour partager leurs difficultés à recouvrer toute leur sérénité, après la tempête déclenchée au plus profond de leur âme. Sans aucun doute, Jacqueline est sortie la plus ébranlée par cette terrible épreuve et les semaines, suivant son retour à Poitiers, ont révélé la profondeur de son désarroi et de sa souffrance. Son mari redouble d'attentions à son égard, mais c'est surtout auprès de Denis qu'elle recherche non pas les réponses qu'il ne lui fournira pas, mais simplement le bercement apaisant de la voix d'un homme fracassé par tant de douleurs, qu'il les ait subies ou provoquées, et qui se tient encore debout. Elle prend conscience de cette fascination, qu'il exerce sur elle. Délibérément, dès leur rencontre, non sans hésitation tant elle subissait le choc de ses confidences, elle a renoncé à porter tout jugement et à bannir toute connotation morale. Désormais cette incongruité la déboussole par les conséquences qu'elle emporte sur son système de valeurs. Alors elle s'accroche à cette voix, qui provient d'un homme qui d'une certaine façon est parvenu à

surmonter la souffrance et la désespérance. Elle s'y agrippe comme à une bouée, dans les remous des pensées où elle se perd. Seule compte la vie, quel qu'en soit le prix.

La chaleur que l'atmosphère du wagon transmet au corps de Denis, l'invite à se rappeler ces conversations téléphoniques, dont le souvenir apaise ses propres angoisses, sans lui permettre de cerner toujours celles qui poursuivent Jacqueline. Il devine qu'ils ont infiniment besoin l'un de l'autre, sans en prendre pleinement la mesure. Il s'appuie sur sa profonde reconnaissance, comme sur un roc. Il se sait à jamais redevable auprès de Jacqueline de ne l'avoir pas rejeté au terme de cette aventure et de ses révélations, tout comme envers Michel, son mari, dont la solidité de l'amitié le fortifie.

La proximité de l'entrée en Gare de l'Est met un terme à ces réflexions. Denis, tout en songeant au confort qu'il va quitter, repense à la rudesse des trains de son enfance, bien qu'il n'en prît que très rarement. Plus exactement, il cède à la nostalgie des locomotives anciennes, qui conservent à ses yeux, la qualité suprême de déployer dans le délicieux chuintement de la vapeur, leur magnifique panache de fumée le long de la rade de Brest, jusqu'en contrebas du quartier de Saint-Marc où habitait sa grand-mère. Il pouvait alors les admirer en descendant dans les champs du bas de la rue Dourbian. Il rêvait d'une vie portée par ce même

panache. Il ignorait alors que toute l'âcreté de cette fumée allait le poursuivre sa vie durant.

Mais il est en route pour Poitiers et cette réalité lui rappelle qu'il avait l'intention de profiter de son passage à Paris, pour faire quelques achats de cadeaux. Mais c'était sans compter avec les températures glaciales de ce mois de décembre, qui ont fini par l'en dissuader. En voyant qu'un soleil resplendissant brille sur la capitale, il regrette presque sa décision. Mais il a réservé son voyage et il doit se présenter à Montparnasse en début d'après-midi, il ne dispose plus que du temps nécessaire au changement de gare, certainement pas celui de flâner en ville.

« C'est bien ma veine, il me faudra chercher à Poitiers. Heureusement il me reste quelques jours avant Noël. C'est tout de même bête de ma part, j'avais tout le temps d'aller sur les grands boulevards. Même s'il fait vraiment très froid, la promenade n'aurait pas été désagréable. Les rues ont certainement été déblayées après la terrible tempête. Tant pis, je n'ai plus le choix, pense-t-il avec un brin d'amertume. J'aurais sûrement trouvé quelque chose qui aurait mieux convenu à Jacqueline. »

Il n'arrive pourtant pas les mains vides, avec son sac et la valise qu'il a eu du mal à transporter ce matin par les rues enneigées de Reims. Sur le moment, il s'y est même épuisé et bénissait son renoncement à parcourir les magasins parisiens, mais deux heures plus tard sa fatigue oubliée, sincèrement il s'en veut

d'avoir été par trop précautionneux. Il parvient suffisamment en avance à Montparnasse pour prendre son train en toute quiétude et poursuivre un voyage somme toute agréable, tout à l'excitation qu'il ressent à présent de rejoindre ses amis qui, immanquablement, l'attendent avec la même impatience. À sa descente du train, il les aperçoit tous deux sur le quai qui le cherchent des yeux. Avec de larges mouvements de bras, témoignant de sa joie intense à les retrouver, il leur signale, de loin, sa présence avant leurs chaleureuses retrouvailles. En retour, leur grand sourire ne laisse aucun doute, quant au plaisir que sa venue leur procure.

« Que je suis heureuse que tu sois là, Denis, lui souffle Jacqueline en l'embrassant chaleureusement, avec Michel nous attendions ce moment avec fébrilité. Mais il fait trop froid pour nous attarder sur ce quai.

— Je te le confirme, Denis, il fait vraiment trop froid pour des petits vieux comme nous ! Rentrons vite à la maison nous mettre au chaud, nous sommes transis, donne-moi ta valise et prends le bras de Jacqueline.

— Quelle joie pour moi aussi, mes très chers amis, vous qui êtes parvenus à m'extraire de ma tanière ! s'exclame-t-il tout en serrant le bras de son amie tout contre lui. »

Le trajet en voiture n'est que de courte durée, pour gagner le centre historique de la ville, mais dans ce dédale de rues, les sens